

JOURNÉE DE PRINTEMPS

Le samedi 15 juin 2002 s'est tenue à la Maison Heinrich Heine, à la Cité universitaire de Paris, la Journée de printemps organisée par ATLAS. Elle était intitulée cette année « Traduire le voyage ». Après l'ouverture de la journée par Monsieur Heinrich Harder, directeur de la Maison Heinrich Heine, et une présentation générale du thème par Marie-Claire Pasquier, présidente d'ATLAS, les participants se sont répartis entre les différents ateliers proposés : anglais avec Marie-Claude Peugeot, espagnol avec André Gabastou, suédois avec Vincent Fournier et thématique avec Jacques Chabert et Marie-Claire Pasquier.

L'après-midi, après une conférence de Laure Troubetzkoy sur les « Enjeux du récit de voyage chez les écrivains russes », le travail en ateliers a repris : allemand avec Hans Hartje, italien avec Françoise Brun et russe avec Hélène Henry. L'atelier d'écriture était animé par Jean Guiloineau. La journée s'est terminée par un verre amical.

Vincent Fournier

Écritures de la traversée

C'est du voyage dans la fiction qu'il a été question, de Suédois traversant l'Atlantique au XIX^e siècle. Dans le sens est-ouest, les petits paysans misérables du grand cycle de Vilhelm Moberg, *Les Émigrants*¹, en route pour l'Amérique du Nord. Dans le sens ouest-est, le retour en Suède d'Elias l'illuminé, héros du *Clou d'or*, un des romans de l'astrophysicien Peter Nilson². Trente-trois ans (1850-1883) séparent les deux épisodes qui n'ont d'autre lien que thématique : celui du rêve américain traité chez Moberg sur une trame historique serrée, alors que cette trame se défait chez Nilson dans le récit des hallucinations et des rêves de l'innocent qui s'est cru prophète.

Les deux passages choisis sont longs. Choix délibéré : il faut qu'ils constituent chacun une unité cohérente sans que leur longueur soit un obstacle à leur compréhension : un traducteur un peu exercé les parcourt sans trop de difficultés. Donc, une fois entendu la version originale dans l'excellent enregistrement de Karin Gadelli³, il s'agit de s'attacher à l'écriture de ces deux récits, les problèmes incidents de traduction restant subordonnés à l'analyse d'ensemble. Parmi ces problèmes, il faut signaler, dans le texte de Moberg, l'élucidation de quelques termes à coloration dialectale du vocabulaire agraire, détails qui ont ici leur intérêt.

(1) *Utvandrarna* : les quatre volumes de cette fresque, qu'on désigne sous le titre du premier tome, ont été publiés entre 1949 et 1959. La dernière traduction française est celle de Philippe Bouquet, *La saga des émigrants*, parue aux éditions Gaïa en 1998-2000.

(2) *Guldspiken*, 1985, traduction de Vincent Fournier, Actes Sud, 1993.

(3) À qui l'atelier de suédois des Assises d'Arles doit déjà un bel enregistrement d'un poème de Martinson, « Pigor ».

Les « paysans sur la mer » vivent une longue traversée : parti à la mi-avril, leur brick « fait voile vers la Saint Jean », dit expressivement Moberg. La traversée est vécue dans une sorte de tension entre deux temps : le temps présent de l'océan, frappé d'immobilité apparente dans sa monotonie, à peine marqué par les variations des vents et de la couleur du ciel, et la mémoire du temps terrestre perdu dont le seul témoin, dérisoire, est l'almanach de l'année, qui survit dans le langage très marqué de la vie agraire. C'est précisément cette tension qui rythme le passage : un balancement de question en question, une oscillation de la voix narrative entre la parole des personnages que le narrateur prend en charge dans le discours indirect libre (une modalité dans laquelle le suédois excelle) et celle du narrateur lui-même qui donne la mesure assez exacte de cette oscillation. Ainsi, délaissant un moment la rigueur naturaliste du romancier d'histoire, Moberg se livre, comme Michelet, à la tentation de l'écriture lyrique.

Dans ce registre, Nilson va encore beaucoup plus loin que Moberg. L'océan n'est pas seulement l'entre-deux mondes de la traversée ; il est l'espace-temps ouvert, déployé par le mouvement propre du lyrisme en tant qu'« expansion de l'intime vers l'universel » (Jean-Michel Maulpois). Ici, la voix du narrateur reprend la parole de l'aventurier-prophète et la transcende. Non seulement elle élargit au-delà des limites la perception qu'Elias a de l'océan – comme un effet de sa mémoire sur l'expérience présente, les vents venus de l'ouest se chargent des odeurs les plus lointaines du continent nord-américain qu'il a traversé de bout en bout –, mais c'est de toute évidence l'astronome familier des contemplations à distance qui, sur une cadence ample (une cadence de houle ?), donne à voir la « grande sphère des eaux » emportée vers l'est par sa rotation immémoriale.

Là s'est conclue notre traversée des traversées, dans un temps très court, toujours trop court quand les participants (cinq pratiquants du suédois et une participante hongarissante) y apportent leur curiosité et leur expérience.